



LYCÉE : ACADÉMIE MUSICALE DE LIESSE

12, rue du chanoine Calendini, 72300 Précigné

R.N.E. : 0721724H

Récapitulatif des textes et œuvres pour l'EoAF 2023

Élèves présentés : 16

Paul	BAFFET
Melchior	BERLIZOT
Hilaire	CHAMPEAUX
Guilhem	CHRÉTIEN
Arthur	CUNEO D'ORNANO
Mathéo	DAMAY
Vianney	DICKES
Paul	DURKA
Auguste	FORTIN
Joseph	GARRIGOU GRANDCHAMP
Augustin	JACOBÉ DE HAUT DE SIGY
Constantin	PAUCHON
Gabriel	POLLET DE SAINT FERJEUX
Clément	REVOL
Mayeul	SUBRA
Thibault	ZELLER

IMPORTANT : 1. Notre établissement fonctionne en horaires aménagés pour la musique ; nos élèves n'ont que **deux** séances de **45 minutes par semaine**. Parmi les 20 textes, 4 ont été préparés en autonomie par les élèves, à partir de fiches fournies par le professeur : ces textes sont identifiés par un * dans la liste.

2. Nouvel établissement dans l'Académie, nous n'avons **pas reçu le mail de l'IPR** envoyé le 15/03/2023 avec un modèle de récapitulatif dont il est question dans la circulaire de la DEC du 15 mai 2023.

Nom de l'élève :

Œuvre choisie :

Professeur : Bruno Masala
bruno@breviero.org, 06 80 45 85 85

Directeur de l'établissement : Vianney Châtillon
directeur.aml@gmail.com p/o le directeur des études
Clarisse Voutier, etudes.aml@gmail.com

Programme de l'année

Le programme s'organise autour de 4 objets d'étude, articulés chacun autour d'une œuvre et d'un parcours. Chaque chapitre est étudié durant une période encadrée par des vacances, la cinquième et dernière période (mai-juin) permettant de compléter les chapitres et réviser.

Manuel: [Méthodes & Pratiques, Bordas, éd. 2019](#)

1. Le roman et le récit du Moyen Âge au XXIe siècle

- parcours : [Les romans de l'énergie : création et destruction](#)

- œuvre : [Balzac : *La Peau de chagrin* \(1831\)](#)

extraits étudiés :

- [Balzac : *La Peau de chagrin* - l'idée du suicide](#)
- [Balzac : *La Peau de chagrin* - confession de Raphaël](#)
- [Balzac : *La Peau de chagrin* - après une nuit de débauche](#)

- autres textes étudiés :

- [Saint-Exupéry: *Vol de nuit* - Rivière \(chap.9\)](#)
- [Kessel: *L'Armée des ombres* - extrait Une veillée...](#)

- lecture cursive au choix parmi :

[Cendrars : *L'Or - La Merveilleuse Histoire du général Johann August Suter* \(1925\)](#) (Mayeul Subra)

[Fitzgerald : *Gatsby le Magnifique* \(1925\)](#) (Paul Durka, Auguste Fortin)

[Saint-Exupéry : *Vol de nuit* \(1931\)](#) (Melchior Berlizot, Hilaire Champeaux)

[Kessel : *Fortune carrée* \(1932\)](#) (Gabriel de Saint-Ferjeux)

[Kessel : *L'armée des ombres* \(1943\)](#) (Arthur d'Ornano)

[Wiechert : *Les enfants Jérôme* \(1945\)](#) (Guilhem Chrétien)

[Gheorghiu : *La 25ème heure* \(1949\)](#)

[Ayn Rand : *La Grève* \(1957\)](#)

[Soljenitsyne : *Une journée d'Ivan Denissovitch* \(1962\)](#)

[Boulgakov : *Le Maître et Marguerite* \(1967\)](#) (Clément Revol, Mathéo Damay)

2. La poésie du XIXe siècle au XXIe siècle

- parcours : [Modernité poétique ?](#)

- œuvre : [Apollinaire : *Alcools* \(1913\)](#)

poèmes étudiés :

- [Apollinaire : *Alcools* - Zone v.1-24,](#)
- [Apollinaire : *Alcools* - Le Pont Mirabeau,](#)
- [Apollinaire : *Alcools* - Vendémiaire v.1-21](#)

- autres textes étudiés

- [Claudé : *Cinq grandes odes* - Magnificat - extrait : *Contre les idoles* *](#)
- [Ponge : *Le Parti pris des choses* - La pluie *](#)

3. Le théâtre du XVIIe siècle au XXIe siècle

- parcours : [Théâtre et stratagème](#)
- œuvre : [Marivaux : *Les fausses confidences* \(1737\)](#)
extraits étudiés :
 - [Marivaux : *Les fausses confidences* - I, 2 extrait](#)
 - [Marivaux : *Les fausses confidences* - I, 14 extrait](#)
 - [Marivaux : *Les fausses confidences* - II, 13 extrait](#)
- autres textes étudiés
 - [Molière : *Les Fourberies de Scapin* - III, 2 \(extrait\) *](#)
 - [Molière : *Tartuffe* - IV, 5-6 - stratagème d'Elmire *](#)
- lectures cursives au choix :
 - [Molière : *Les Fourberies de Scapin* \(1671\),](#)
 - [Molière : *Tartuffe* \(1669\)](#)
 - [Beaumarchais : *Le Barbier de Séville* \(1775\) \(Constantin Pauchon, Paul Baffet\)](#)
 - [Rostand : *Cyrano de Bergerac* \(1897\) \(Vianney Dickès\)](#)

4. La littérature d'idées du XVIe siècle au XVIIIe siècle

- parcours : [La comédie sociale](#)
- œuvre intégrale : [La Bruyère : *Les Caractères*, livres V à X \(1688-1694\)](#)
extraits étudiés :
 - [La Bruyère : *Les Caractères* - V, 7 Acis](#)
 - [La Bruyère : *Les Caractères* - VII, 13 - le spectateur de profession](#)
 - [La Bruyère : *Les Caractères* - X, 35 - qualités d'un roi](#)
- textes complémentaires:
 - [La Fontaine : *Les Obsèques de la Lionne* \(*Fables* VIII, 14\)](#)
 - [Montesquieu : *Lettres persanes* - XXX-curiosité des Parisiens](#)
- lecture cursive au choix parmi :
 - [Montesquieu : *Lettres persanes* \(1721\)](#)
 - [Beaumarchais : *Le Barbier de Séville* \(1775\)](#)
 - [Flaubert : *Dictionnaire des idées reçues* \(1850/1913\)](#)
 - [Flaubert : *Bouvard et Pécuchet* \(1881\)](#)
 - [Proust : *Du côté de chez Swann* \(1913\)](#)
 - [Fitzgerald : *Gatsby le Magnifique* \(1925\)](#)
 - [Montaigne : *Essais*, III, chap.7, 8, 9 \(Joseph Garrigou-Grandchamp\)](#)
 - [Bloy : *Le Désespéré* \(1887\)](#)
 - [Reza : *Art* \(1994\) \(Augustin de Haut de Sigy, Thibault Zeller\)](#)
 - [Pirandello : *Six Personnages en quête d'auteur* \(1921\)](#)

* textes préparés en autonomie par les élèves, à partir de fiches fournies par le professeur (voir page de couverture)

Balzac: *La Peau de chagrin* - considérations sur le suicide

in folio+ lycée, p.35-36
(1831)



Il existe je ne sais quoi de grand et d'épouvantable dans le suicide. Les chutes d'une multitude de gens sont sans danger, comme celles des enfants qui tombent de trop bas pour se blesser ; mais quand un grand homme se brise, il doit venir de bien haut, s'être élevé
5 jusqu'aux cieux, avoir entrevu quelque paradis inaccessible. Implacables doivent être les ouragans qui le forcent à demander la paix de l'âme à la bouche d'un pistolet. Combien de jeunes talents confinés dans une mansarde s'étiolent et périssent faute d'un ami, faute d'une femme consolatrice, au sein d'un million d'êtres, en
10 présence d'une foule lassée d'or et qui s'ennuie. À cette pensée, le suicide prend des proportions gigantesques. Entre une mort volontaire et la féconde espérance dont la voix appelait un jeune homme à Paris, Dieu seul sait combien se heurtent de conceptions, de poésies abandonnées, de désespoirs et de cris étouffés, de
15 tentatives inutiles et de chefs-d'œuvre avortés. Chaque suicide est un poème sublime de mélancolie. Où trouverez-vous, dans l'océan des littératures, un livre surnageant qui puisse lutter de génie avec cet entrefilet:

*Hier, à quatre heures, une jeune femme s'est jetée dans la Seine du
20 haut du Pont-des-Arts.*

Devant ce laconisme parisien, les drames, les romans, tout pâlit, même ce vieux frontispice : *Les lamentations du glorieux roi de Kaërnavan, mis en prison par ses enfants*; dernier fragment d'un livre perdu, dont la seule lecture faisait pleurer ce Sterne, qui lui-même délaissait sa femme et ses enfants.

L'inconnu fut assailli par mille pensées semblables, qui passaient en lambeaux dans son âme, comme des drapeaux déchirés voltigent au milieu d'une bataille. S'il déposait pendant un moment le fardeau de son intelligence et de ses souvenirs pour s'arrêter devant
30 quelques fleurs dont les têtes étaient mollement balancées par la brise parmi les massifs de verdure, bientôt saisi par une convulsion de la vie qui regimbait encore sous la pesante idée du suicide, il levait les yeux au ciel : là, des nuages gris, des bouffées de vent chargées de tristesse, une atmosphère lourde, lui conseillaient
35 encore de mourir.

Balzac: *La Peau de chagrin* - confession de Raphaël

in folio+ lycée, p.122-123 (l.665-690)

(1831)



Depuis l'âge de raison jusqu'au jour où j'eus terminé ma théorie, j'ai observé, appris, écrit, lu sans relâche, et ma vie fut comme un long pensum. Amant efféminé de la paresse orientale, amoureux de mes rêves, sensuel, j'ai toujours travaillé, me refusant à goûter les jouissances de la vie parisienne. Gourmand, j'ai été sobre ; aimant et la marche et les voyages maritimes, désirant visiter plusieurs pays, trouvant encore du plaisir à faire, comme un enfant, ricocher des cailloux sur l'eau, je suis resté constamment assis, une plume à la main; bavard, j'allais écouter en silence les professeurs aux Cours publics de la Bibliothèque et du Muséum; j'ai dormi sur mon grabat solitaire comme un religieux de l'ordre de saint Benoît, et la femme était cependant ma seule chimère, une chimère que je caressais et qui me fuyait toujours ! Enfin ma vie a été une cruelle antithèse, un perpétuel mensonge. Puis jugez donc les hommes ! Parfois mes goûts naturels se réveillaient comme un incendie longtemps couvé. Par une sorte de mirage ou de calenture, moi, veuf de toutes les femmes que je désirais, dénué de tout et logé dans une mansarde d'artiste, je me voyais alors entouré de maîtresses ravissantes ! Je courais à travers les rues de Paris, couché sur les moelleux coussins d'un brillant équipage ! J'étais rongé de vices, plongé dans la débauche, voulant tout, ayant tout ; enfin ivre à jeun, comme saint Antoine dans sa tentation. Heureusement le sommeil finissait par éteindre ces visions dévorantes ; le lendemain la science m'appelait en souriant, et je lui étais fidèle. J'imagine que les femmes dites vertueuses doivent être souvent la proie de ces tourbillons de folie, de désirs et de passions, qui s'élèvent en nous, malgré nous.

Balzac: *La Peau de chagrin* - après une nuit de débauche

in folio+ lycée, p.199-200
(1831)



Le lendemain, vers midi, la belle Aquilina se leva, bâil-
lant, fatiguée, et les joues marbrées par les empreintes du
tabouret en velours peint sur lequel sa tête avait reposé.
Euphrasie, réveillée par le mouvement de sa compagne, se
5 dressa tout à coup en jetant un cri rauque ; sa jolie figure, si
blanche, si fraîche la veille, était jaune et pâle comme celle
d'une fille allant à l'hôpital. Insensiblement les convives
se remuèrent en poussant des gémissements sinistres, ils se
sentirent les bras et les jambes raidis, mille fatigues
10 diverses les accablèrent à leur réveil. Un valet vint ouvrir
les persiennes et les fenêtres des salons. L'assemblée se
trouva sur pied, rappelée à la vie par les chauds rayons du
soleil qui pétilla sur les têtes des dormeurs. Les
mouvements du sommeil ayant brisé l'élégant édifice de
15 leurs coiffures et fané leurs toilettes, les femmes frappées
par l'éclat du jour présentèrent un hideux spectacle : leurs
cheveux pendaient sans grâce, leurs physionomies avaient
changé d'expression, leurs yeux si brillants étaient ternis
par la lassitude. Les teints bilieux qui jettent tant d'éclat
20 aux lumières faisaient horreur, les figures lymphatiques, si
blanches, si molles quand elles sont reposées, étaient
devenues vertes ; les bouches naguère délicieuses et
rouges, maintenant sèches et blanches, portaient les
honteux stigmates de l'ivresse. Les hommes reniaient leurs
25 maîtresses nocturnes à les voir ainsi décolorées,
cadavéreuses comme des fleurs écrasées dans une rue
après le passage des processions. Ces hommes dédaigneux
étaient plus horribles encore. Vous eussiez frémi de voir
ces faces humaines, aux yeux caves et cernés qui
30 semblaient ne rien voir, engourdis par le vin, hébétés par
un sommeil gêné, plus fatigant que réparateur. Ces visages
hâves où paraissaient à nu les appétits physiques sans la
poésie dont les décore notre âme, avaient je ne sais quoi de
féroce et de froidement bestial. Ce réveil du vice sans
35 vêtements ni fard, ce squelette du mal déguenillé, froid,
vide et privé des sophismes de l'esprit ou des
enchantelements du luxe, épouvanta ces intrépides athlètes,
quelque habitués qu'ils fussent à lutter avec la débauche.
Artistes et courtisanes gardèrent le silence en examinant
40 d'un œil hagard le désordre de l'appartement où tout avait
été dévasté, ravagé par le feu des passions. Un rire
satanique s'éleva tout à coup lorsque Taillefer, entendant
le râle sourd de ses hôtes, essaya de les saluer par une
grimace ; son visage en sueur et sanguinolent fit planer sur
45 cette scène infernale l'image du crime sans remords. (Voir
L'Auberge rouge.) Le tableau fut complet.

Saint-Exupéry: *Vol de nuit*, IX (extrait)

(p.40-42 in folioplus classiques ; p.69-71 in Folio plus anc. éd.)

Comme, une liasse de papiers dans les mains, il rejoignait son bureau personnel, Rivière ressentit cette vive douleur au côté droit qui, depuis quelques semaines, le tourmentait.

« Ça ne va pas... »

Il s'appuya une seconde contre le mur :

5 « C'est ridicule. »

Puis il atteignit son fauteuil.

Il se sentit, une fois de plus, ligoté comme un vieux lion, et une grande tristesse l'envahit.

10 « Tant de travail pour aboutir à ça ! J'ai cinquante ans ; cinquante ans j'ai rempli ma vie, je me suis formé, j'ai lutté, j'ai changé le cours des événements et voilà maintenant ce qui m'occupe et me remplit, et passe le monde en importance... C'est ridicule. »

Il attendit, essuya un peu de sueur, et, quand il fut délivré, travailla.

Il compulsait lentement les notes.

« Nous avons constaté à Buenos Aires, au cours du démontage du moteur 301... nous infligerons une sanction grave au responsable. »

15 Il signa.

« L'escale de Florianopolis n'ayant pas observé les instructions... »

Il signa.

« Nous déplacerons par mesure disciplinaire le chef d'aéroplice Richard qui... »

Il signa.

20 Puis comme cette douleur au côté, engourdie, mais présente en lui et nouvelle comme un sens nouveau de la vie, l'obligeait à penser à soi, il fut presque amer.

« Suis-je juste ou injuste ? Je l'ignore. Si je frappe, les pannes diminuent. Le responsable, ce n'est pas l'homme, c'est comme une puissance obscure que l'on ne touche jamais, si l'on ne touche pas tout le monde. Si j'étais très juste, un vol de nuit serait chaque fois une chance de mort. »

25 Il lui vint une certaine lassitude d'avoir tracé si durement cette route. Il pensa que la pitié est bonne. Il feuilletait toujours les notes, absorbé dans son rêve.

« ...quant à Roblet, à partir d'aujourd'hui, il ne fait plus partie de notre personnel. »

Il revit ce vieux bonhomme et la conversation du soir :

— Un exemple, que voulez-vous, c'est un exemple.

30 — Mais Monsieur... mais Monsieur... Une fois, une seule, pensez donc ! et j'ai travaillé toute ma vie !

— Il faut un exemple.

— Mais Monsieur !... Regardez, Monsieur !

35 Alors ce portefeuille usé et cette vieille feuille de journal où Roblet jeune pose debout près d'un avion.

Rivière voyait les vieilles mains trembler sur cette gloire naïve.

— Ça date de 1910, Monsieur... C'est moi qui ai fait le montage, ici, du premier avion d'Argentine ! L'aviation depuis 1910... Monsieur, ça fait vingt ans ! Alors, comment pouvez-vous dire... Et les jeunes, Monsieur, comme ils vont rire à l'atelier !... Ah ! Ils vont bien rire !

40 — Ça, ça m'est égal.

— Et mes enfants, Monsieur, j'ai des enfants !

— Je vous ai dit : je vous offre une place de manoeuvre.

— Ma dignité, Monsieur, ma dignité ! Voyons, Monsieur, vingt ans d'aviation, un vieil ouvrier comme moi...

45 — De manoeuvre.

— Je refuse. Monsieur, je refuse !

Et les vieilles mains tremblaient, et Rivière détournait les yeux de cette peau fripée, épaisse et belle.

— De manoeuvre.

50 — Non, Monsieur, non... je veux vous dire encore...

— Vous pouvez vous retirer.

Rivière pensa : « Ce n'est pas lui que j'ai congédié ainsi, brutalement, c'est le mal dont il n'était pas responsable, peut-être, mais qui passait par lui. »

Joseph Kessel: *L'Armée des ombres* (extrait chap. Une veillée de l'âge hitlérien)

(p.187-189 in Pocket - p.209-210 in éd. Famot)

(1943)

« Dans ces prisons civiles, il y avait de tout. Des Autrichiens, des Polonais, des Tchèques, des Serbes, et puis naturellement beaucoup d'Allemands. On avait faim... On avait faim !... Pour se couper l'appétit, les gens fumaient des brins de paille qu'ils retiraient de leur paillasse et qu'ils hachaient dans un bout de papier journal. Je n'avais jamais fumé. J'ai bien été forcé
5 de m'y mettre... J'avais si faim ! »

Gerbier tendit à ses compagnons un paquet de cigarettes à demi plein. Chacun en prit une et chacun l'alluma sauf le plus vieux, un paysan au poil gris et dur comme les soies des sangliers. Il mit sa cigarette derrière l'oreille et dit : « Je la garde pour tout à l'heure. » On comprit qu'il voulait dire l'heure de l'exécution. Le soldat allemand sentit l'odeur du tabac
10 dans le couloir mais il ne dit rien. C'était lui qui avait vendu à Gerbier son paquet de cigarettes.

— « Quand on était pris à fumer cette paille on était puni de vingt-cinq coups de bâton », dit le jeune Breton aux yeux saillants. « Mais comme on était puni pour n'importe quoi, pour rien, on pensait : un peu plus, un peu moins... et on fumait quand même.

« Les coups de bâton c'étaient les autres prisonniers qui étaient obligés de les donner. Ils vous mettaient le dos à nu et ils frappaient. Les gardiens comptaient les coups. Si les copains n'allaient pas assez fort, ils y passaient à leur tour. Pour les peines de mort – et il y en avait... il y en avait tout le temps... c'était le même système. On choisissait les copains, des meilleurs copains du condamné pour le pendre. Mais il n'était pas accroché à la potence aussitôt
20 condamné. Entre les deux, il se passait des jours et souvent des semaines... On ne savait rien, je vous dis. La potence était là, dans la cour, toute prête... Les condamnés – on leur peignait une grande croix noire dans le dos et sur les genoux –, ils continuaient à travailler... Et puis un beau matin, on nous rangeait en carré autour de la potence et quatre copains faisaient les bourreaux pour un malheureux. Les autres condamnés avec leur croix noire, ils attendaient
25 leur jour sans savoir lequel. Il faut avoir vu leurs yeux pour comprendre... »

« Une fois, c'est un Polonais qui a été pendu. Ses quatre amis, des Polonais aussi, avant de lui passer la corde au cou se sont mis à genoux devant lui pour demander pardon. Il leur a fait le signe de croix sur chacun et ils se sont embrassés. Il faut l'avoir vu pour le comprendre... »

« On jetait les corps dans une fosse commune et on mettait de la chaux vive par-dessus.
30 C'était toujours nous autres qui le faisons. Il n'y avait pas que des condamnés à enterrer... Il y avait les morts de faim, de maladie... Et puis il y avait ceux qui ne pouvaient plus vivre de cette façon. Ceux-là, ils marchaient sur une sentinelle. La sentinelle faisait des sommations. Les gens ne s'arrêtaient pas, la sentinelle tirait. »

Le jeune Breton au visage de buis renifla. Il n'avait pas de mouchoir.

— « Mais le plus terrible dans ma tête ce ne sont pas les morts », dit-il. « C'est un soir qu'on m'a changé de cellule et qu'on m'a mis avec un pauvre vieux tout blanc de cheveux et de barbe. Ce vieux-là, en me voyant, il s'est ratatiné dans un coin et il s'est mis les mains devant la figure comme si j'allais le frapper. J'ai cru d'abord qu'il était fou... Il y avait beaucoup de fous... Mais non, il avait bien sa raison. Seulement il était juif. Et alors, les
40 Allemands... les prisonniers allemands, je veux dire (parce que les gardiens je n'en parle pas) ils le battaient, ils le traînaient par la barbe dans la cellule, ils cognaient sa vieille tête blanche contre les murs. Des prisonniers à un autre prisonnier... À un pauvre vieux... »

Guillaume Apollinaire : *Alcools* - « Zone » (début)

(1913)

A la fin tu es las de ce monde ancien

Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine

Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes

- 5 La religion seule est restée toute neuve la religion
Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation

Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme

L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X

Et toi que les fenêtres observent la honte te retient

- 10 D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin
Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent tout haut
Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux
Il y a les livraisons à 25 centimes pleines d'aventure policières
Portraits des grands hommes et mille titres divers

- 15 J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom
Neuve et propre du soleil elle était le clairon
Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-dactylographes
Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent
Le matin par trois fois la sirène y gémit

- 20 Une cloche rageuse y aboie vers midi
Les inscriptions des enseignes et des murailles
Les plaques les avis à la façon des perroquets criaillent
J'aime la grâce de cette rue industrielle
Située à Paris entre la rue Aumont-Thieville et l'avenue des Ternes

Guillaume Apollinaire : *Alcools* - « Le Pont Mirabeau »

(1913)

Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souvienn
La joie venait toujours après la peine

5 Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face
Tandis que sous
Le pont de nos bras passe
10 Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante
L'amour s'en va
15 Comme la vie est lente
Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines
20 Ni temps passé
Ni les amours reviennent
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Guillaume Apollinaire : *Alcools* - « Vendémiaire » (début)

(1913)

Hommes de l'avenir souvenez-vous de moi
Je vivais à l'époque où finissaient les rois
Tour à tour ils mouraient silencieux et tristes
Et trois fois courageux devenaient trismégistes

- 5 Que Paris était beau à la fin de septembre
Chaque nuit devenait une vigne où les pampres
Répandaient leur clarté sur la ville et là-haut
Astres mûrs becquetés par les ivres oiseaux
De ma gloire attendaient la vendange de l'aube
- 10 Un soir passant le long des quais déserts et sombres
En rentrant à Auteuil j'entendis une voix
Qui chantait gravement se taisant quelquefois
Pour que parvînt aussi sur les bords de la Seine
La plainte d'autres voix limpides et lointaines

- 15 Et j'écoutai longtemps tous ces chants et ces cris
Qu'éveillait dans la nuit la chanson de Paris

J'ai soif villes de France et d'Europe et du monde
Venez toutes couler dans ma gorge profonde

- Je vis alors que déjà ivre dans la vigne Paris
20 Vendangeait le raisin le plus doux de la terre
Ces grains miraculeux qui aux treilles chantèrent

Paul Claudel: «Contre les idoles» (*Cinq grandes odes*, III)

(1910)

ligne	Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez délivré des idoles,	verset
	Et qui faites que je n'adore que Vous seul, et non point Isis et Osiris,	
	Ou la Justice, ou le Progrès, ou la Vérité, ou la Divinité, ou l'Humanité, ou les Lois de la Nature ou l'Art, ou la Beauté,	
5	Et qui n'avez pas permis d'exister à toutes ces choses qui ne sont pas, ou le Vide laissé par votre absence.	
	Comme le sauvage qui se bâtit une pirogue et qui de cette planche en trop fabrique Apollon,	5
	Ainsi tous ces parleurs de paroles du surplus de leurs adjectifs se sont fait des monstres sans substance,	
10	Plus creux que Moloch, mangeurs de petits enfants, plus cruels et plus hideux que Moloch.	
	Ils ont un son et point de voix, un nom et il n'y a point de personne,	
	Et l'esprit immonde est là qui remplit les lieux déserts et toutes les choses vacantes.	
15	Seigneur, vous m'avez délivré des livres et des Idées, des Idoles et de leurs prêtres,	10
	Et vous n'avez point permis qu'Israël serve sous le joug des Efféminés.	
	Je sais que vous n'êtes point le dieu des morts, mais des vivants.	
20	Je n'honorerai point les fantômes et les poupées, ni Diane, ni le Devoir, ni la Liberté et le bœuf Apis.	
	Et vos "génies", et vos "héros", vos grands hommes et vos surhommes, la même horreur de tous ces défigurés.	
	Car je ne suis pas libre entre les morts,	15
25	Et j'existe parmi les choses qui sont et je les contrains à m'avoir indispensable.	
	Et je désire de n'être supérieur à rien, mais un homme <i>juste</i> .	
	Juste comme vous êtes parfait, juste et vivant parmi les autres esprits réels.	
	Que m'importent vos fables ! Laissez-moi seulement aller à la fenêtre et ouvrir la nuit et éclater à mes yeux en un chiffre simultané	
30	L'innombrable comme autant de zéros après le 1 coefficient de ma nécessité !	20

La pluie, dans la cour où je la regarde tomber, descend à des allures très diverses. Au centre c'est un fin rideau (ou réseau) discontinu, une chute implacable mais relativement lente de gouttes probablement assez légères, une précipitation sempiternelle sans vigueur, une fraction intense
5 du météore pur. A peu de distance des murs de droite et de gauche tombent avec plus de bruit des gouttes plus lourdes, individuées. Ici elles semblent de la grosseur d'un grain de blé, là d'un pois, ailleurs presque d'une bille. Sur des tringles, sur les accoudoirs de la fenêtre la pluie court horizontalement tandis que sur la face inférieure des mêmes obstacles
10 elle se suspend en berlingots convexes. Selon la surface entière d'un petit toit de zinc que le regard surplombe elle ruisselle en nappe très mince, moirée à cause de courants très variés par les imperceptibles ondulations et bosses de la couverture. De la gouttière attenante où elle coule avec la contention d'un ruisseau creux sans grande pente, elle choit tout à coup
15 en un filet parfaitement vertical, assez grossièrement tressé, jusqu'au sol où elle se brise et rejaillit en aiguillettes brillantes.

Chacune de ses formes a une allure particulière : il y répond un bruit particulier. Le tout vit avec intensité comme un mécanisme compliqué, aussi précis que hasardeux, comme une horlogerie dont le
20 ressort est la pesanteur d'une masse donnée de vapeur en précipitation.

La sonnerie au sol des filets verticaux, le glou-glou des gouttières, les minuscules coups de gong se multiplient et résonnent à la fois en un concert sans monotonie, non sans délicatesse.

Lorsque le ressort s'est détendu, certains rouages quelque temps
25 continuent à fonctionner, de plus en plus ralentis, puis toute la machinerie s'arrête. Alors si le soleil reparaît tout s'efface bientôt, le brillant appareil s'évapore : il a plu.

Acte I, scène 2.

Dorante, Dubois.

(...)

DORANTE. – Cette femme-ci a un rang dans le monde ; elle est liée avec tout ce qu'il y a de mieux, veuve d'un mari qui avait une grande charge dans les finances, et tu crois qu'elle fera quelque attention à moi, que je l'épouserai, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai point de bien ?

DUBOIS. – Point de bien ! Votre bonne mine est un Pérou ! Tournez-vous un peu, que je vous considère encore ; allons, Monsieur, vous vous moquez, il n'y a point de plus grand seigneur que vous à Paris : voilà une taille qui vaut toutes les dignités possibles, et notre affaire est infaillible, absolument infaillible ; il me semble que je vous vois déjà en déshabillé dans l'appartement de Madame.

DORANTE. – Quelle chimère !

DUBOIS. – Oui, je le soutiens. Vous êtes actuellement dans votre salle et vos équipages sont sous la remise.

DORANTE. – Elle a plus de cinquante mille livres de rente, Dubois.

DUBOIS. – Ah ! Vous en avez bien soixante pour le moins.

DORANTE. – Et tu me dis qu'elle est extrêmement raisonnable ?

DUBOIS. – Tant mieux pour vous, et tant pis pour elle. Si vous lui plaisez, elle en sera si honteuse, elle se débattrait tant, elle deviendrait si faible, qu'elle ne pourra se soutenir qu'en épousant ; vous m'en direz des nouvelles. Vous l'avez vue et vous l'aimez ?

DORANTE. – Je l'aime avec passion, et c'est ce qui fait que je tremble !

DUBOIS. – Oh ! Vous m'impatientez avec vos terreurs : eh que diantre ! Un peu de confiance ; vous réussirez, vous dis-je. Je m'en charge, je le veux, je l'ai mis là ; nous sommes convenus de toutes nos actions ; toutes nos mesures sont prises ; je connais l'humeur de ma maîtresse, je sais votre mérite, je sais mes talents, je vous conduis, et on vous aimera, toute raisonnable qu'on est ; on vous épousera, toute fière qu'on est, et on vous enrichira, tout ruiné que vous êtes, entendez-vous ? Fierté, raison et richesse, il faudra que tout se rende. Quand l'amour parle, il est le maître, et il parlera : adieu ; je vous quitte ; j'entends quelqu'un, c'est peut-être Monsieur Remy ; nous voilà embarqués poursuivons. (*Il fait quelques pas, et revient.*) À propos, tâchez que Marton prenne un peu de goût pour vous. L'Amour et moi nous ferons le reste.

Acte I, scène 14.

Araminte, Dubois.

(...)

DUBOIS. – Si je le connais, Madame ! Si je le connais ! Ah vraiment oui ; et il me connaît bien aussi. N'avez-vous pas vu comme il se détournait de peur que je ne le visse ?

ARAMINTE. – Il est vrai ; et tu me surprends à mon tour.
490 Serait-il capable de quelque mauvaise action, que tu saches ? Est-ce que ce n'est pas un honnête homme ?

DUBOIS. – Lui ! Il n'y a point de plus brave homme dans toute la terre ; il a, peut-être, plus d'honneur à lui tout seul que cinquante honnêtes gens ensemble. Oh ! C'est une probité
495 merveilleuse ; il n'a peut-être pas son pareil.

ARAMINTE. – Eh ! De quoi peut-il donc être question ? D'où vient que tu m'alarmes ? En vérité, j'en suis toute émue.

DUBOIS. – Son défaut, c'est là. (*Il se touche le front.*) C'est à la tête que le mal le tient.

500 ARAMINTE. – À la tête ?

DUBOIS. – Oui, il est timbré, mais timbré comme cent.

ARAMINTE. – Dorante ! Il m'a paru de très bon sens. Quelle preuve as-tu de sa folie ?

DUBOIS. – Quelle preuve ? Il y a six mois qu'il est tombé fou ;
505 il y a six mois qu'il extravague d'amour, qu'il en a la cervelle brûlée, qu'il en est comme un perdu ; je dois bien le savoir, car j'étais à lui, je le servais ; et c'est ce qui m'a obligé de le quitter, et c'est ce qui me force de m'en aller encore, ôtez cela, c'est un homme incomparable.

510 ARAMINTE, *un peu boudant*. – Oh bien ! Il fera ce qu'il voudra ; mais je ne le garderai pas : on a bien affaire d'un esprit renversé ; et peut-être encore, je gage, pour quelque objet qui n'en vaut pas la peine ; car les hommes ont des fantaisies...

515 DUBOIS. – Ah ! Vous m'excuserez ; pour ce qui est de l'objet, il n'y a rien à dire. Malepeste ! Sa folie est de bon goût.

ARAMINTE. – N'importe, je veux le congédier. Est-ce que tu la connais, cette personne ?

DUBOIS. – J'ai l'honneur de la voir tous les jours ; c'est vous,
520 Madame.

ARAMINTE. – Moi, dis-tu ?

(...)

Acte II, scène 13.
Dorante, Araminte.

(...)

600 ARAMINTE, *poursuivant*. – Êtes-vous prêt à écrire ?

DORANTE. – Madame, je ne trouve point de papier.

ARAMINTE, *allant elle-même*. – Vous n'en trouvez point ! En voilà devant vous.

DORANTE. – Il est vrai.

605 ARAMINTE. – Écrivez. *Hâtez-vous de venir, Monsieur ; votre mariage est sûr... Avez-vous écrit ?*

DORANTE. – Comment, Madame ?

ARAMINTE. – Vous ne m'écoutez donc pas ? *Votre mariage est sûr ; Madame veut que je vous l'écrive, et vous attend pour vous le dire. (À part.)* Il souffre, mais il ne dit mot ; est-ce qu'il ne parlera pas ? *Nattribuez point cette résolution à la crainte que Madame pourrait avoir des suites d'un procès douteux.*

610 DORANTE. – Je vous ai assuré que vous le gagneriez, Madame : douteux, il ne l'est point.

615 ARAMINTE. – N'importe, achevez. *Non, Monsieur, je suis chargé de sa part de vous assurer que la seule justice qu'elle rend à votre mérite la détermine.*

DORANTE, *à part*. – Ciel ! Je suis perdu. *(Haut)* Mais, Madame, vous n'aviez aucune inclination pour lui.

620 ARAMINTE. – Achevez, vous dis-je... *Quelle rend à votre mérite la détermine...* Je crois que la main vous tremble ! Vous paraissez changé. Qu'est-ce que cela signifie ? Vous trouvez-vous mal ?

DORANTE. – Je ne me trouve pas bien, Madame.

625 ARAMINTE. – Quoi ! Si subitement ! Cela est singulier. Pliez la lettre et mettez : *À Monsieur le comte Dorimont*. Vous direz à Dubois qu'il la lui porte. *(À part.)* Le cœur me bat ! *(À Dorante.)* Voilà qui est écrit tout de travers ! Cette adresse-là n'est presque pas lisible. *(À part.)* Il n'y a pas encore là de quoi
630 le convaincre.

DORANTE, *à part*. – Ne serait-ce point aussi pour m'éprouver ? Dubois ne m'a averti de rien.

Molière: *Les Fourberies de Scapin* - III, 2 extrait

(1671)

GÉRONTE.- Ne saurais-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine ?

SCAPIN.- J'en imagine bien un ; mais je courrais risque moi, de me faire assommer.

GÉRONTE.- Eh, Scapin, montre-toi serviteur zélé. Ne m'abandonne pas, je te prie.

SCAPIN.- Je le veux bien. J'ai une tendresse pour vous qui ne saurait souffrir que je vous laisse sans secours.

GÉRONTE.- Tu en seras récompensé, je t'assure ; et je te promets cet habit-ci, quand je l'aurai un peu usé.

10 **SCAPIN.**- Attendez. Voici une affaire que je me suis trouvée fort à propos pour vous sauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce sac et que...

GÉRONTE, *croyant voir quelqu'un.*- Ah !

SCAPIN.- Non, non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là dedans, et que vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose, et je vous porterai ainsi au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où quand nous serons une fois, nous pourrons nous barricader, et envoyer quérir main-forte contre la violence.

GÉRONTE.- L'invention est bonne.

20 **SCAPIN.**- La meilleure du monde. Vous allez voir. (*À part.*) Tu me payeras l'imposture.

GÉRONTE.- Eh ?

SCAPIN.- Je dis que vos ennemis seront bien attrapés. Mettez-vous bien jusqu'au fond, et surtout prenez garde de ne vous point montrer, et de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.

GÉRONTE.- Laisse-moi faire. Je saurai me tenir...

SCAPIN.- Cachez-vous. Voici un spadassin qui vous cherche. (*En contrefaisant sa voix.*) "Quoi ? Jé n'aurai pas l'abantage dé tuer cé Geronte, et quelqu'un par charité né m'enseignera pas où il est ?" (*À Géronte avec sa voix ordinaire.*) Ne branlez pas. (*Reprenant son ton contrefait.*) "Cadédis, jé lé trouverai, sé cachât-il au centre dé la terre." (*À Géronte avec son ton naturel.*) Ne vous montrez pas. (*Tout le langage gascon est supposé de celui qu'il contrefait, et le reste de lui.*) "Oh, l'homme au sac !" Monsieur. "Jé té vaille un louis, et m'enseigne où put être Géronte." Vous cherchez le seigneur Géronte ? "Oui, mordi ! Jé lé cherche." 35 Et pour quelle affaire, Monsieur ? "Pour quelle affaire ?" Oui. "Jé beux, cadédis, lé faire mourir sous les coups de vaton." Oh ! Monsieur, les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme lui, et ce n'est pas un homme à être traité de la sorte. "Qui, cé fat dé Geronte, cé maraut, cé velître ?" Le seigneur Géronte, Monsieur, n'est ni fat, ni maraud, ni belître, et vous devriez, s'il vous plaît, parler 40 d'autre façon. "Comment, tu mé traites, à moi, avec cette hautur ?" Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offense. "Est-ce que tu es des amis dé cé Geronte ?" Oui, Monsieur, j'en suis. "Ah ! Cadédis, tu es de ses amis, à la vonne hure." (*Il donne plusieurs coups de bâton sur le sac.*)

TARTUFFE.

Enfin votre scrupule est facile à détruire :
 Vous êtes assurée ici d'un plein secret,
 Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait ;
 1505 Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,
 Et ce n'est pas pécher que pécher en silence.

ELMIRE, *après avoir encore toussé.*

Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder,
 Qu'il faut que je consente à vous tout accorder,
 Et qu'à moins de cela je ne dois point prétendre
 1510 Qu'on puisse être content et qu'on veuille se rendre.
 Sans doute il est fâcheux d'en venir jusque-là,
 Et c'est bien malgré moi que je franchis cela ;
 Mais puisque l'on s'obstine à m'y vouloir réduire,
 Puisqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
 1515 Et qu'on veut des témoins qui soient plus convaincants,
 Il faut bien s'y résoudre, et contenter les gens.
 Si ce consentement porte en soi quelque offense,
 Tant pis pour qui me force à cette violence ;
 La faute assurément n'en doit pas être à moi.

TARTUFFE.

1520 Oui, Madame, on s'en charge ; et la chose de soi....

ELMIRE.

Ouvrez un peu la porte, et voyez, je vous prie,
 Si mon mari n'est point dans cette galerie.

TARTUFFE.

Qu'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez ?
 C'est un homme, entre nous, à mener par le nez ;
 1525 De tous nos entretiens il est pour faire gloire,
 Et je l'ai mis au point de voir tout sans rien croire.

ELMIRE.

Il n'importe : sortez, je vous prie, un moment,
 Et partout là dehors voyez exactement.

SCÈNE VI. Orgon, Elmire.

ORGON, *sortant de dessous la table.*

1530 Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme.
 Je n'en puis revenir, et tout ceci m'assomme.

Que dites-vous ? Comment ? Je n'y suis pas ; vous plairait-il de recommencer ? J'y suis encore moins. Je devine enfin : vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid ; que ne disiez-vous : « Il fait froid » ? Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige ; dites :
5 « Il pleut, il neige. » Vous me trouvez bon visage, et vous désirez de m'en féliciter ; dites : « Je vous trouve bon visage. » – Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair ; et d'ailleurs qui ne pourrait pas en dire autant ? – Qu'importe, Acis ? Est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le
10 monde ? Une chose vous manque, Acis, à vous et à vos semblables les diseurs de phoebus ; vous ne vous en défiez point, et je vais vous jeter dans l'étonnement : une chose vous manque, c'est l'esprit. Ce n'est pas tout : il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres ; voilà la source de votre
15 pompeux galimatias, de vos phrases embrouillées, et de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans cette chambre ; je vous tire par votre habit, et vous dis à l'oreille : « Ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez point, c'est votre rôle ; ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que
20 l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit peut-être alors croira-t-on que vous en avez. »

Voilà un homme, dites-vous, que j'ai vu quelque part : de savoir où, il est difficile ; mais son visage m'est familier. – Il l'est à bien d'autres ; et je vais, s'il se peut, aider votre mémoire. Est-ce au boulevard sur un strapontin, ou aux Tuileries dans la grande allée, ou dans le balcon à la comédie ? Est-ce au sermon, au bal, à Rambouillet ? Où pourriez-vous ne l'avoir point vu ? où n'est-il point ? S'il y a dans la place une fameuse exécution, ou un feu de joie, il paraît à une fenêtre de l'Hôtel de ville ; si l'on attend une magnifique entrée, il a sa place sur un échafaud ; s'il se fait un carrousel, le voilà entré, et placé sur l'amphithéâtre ; si le Roi reçoit des ambassadeurs, il voit leur marche, il assiste à leur audience, il est en haie quand ils reviennent de leur audience. Sa présence est aussi essentielle aux serments des ligues suisses que celle du chancelier et des ligues mêmes. C'est son visage que l'on voit aux almanachs représenter le peuple ou l'assistance. Il y a une chasse publique, une *Saint-Hubert*, le voilà à cheval ; on parle d'un camp et d'une revue, il est à Oailles, il est à Achères. Il aime les troupes, la milice, la guerre ; il la voit de près, et jusques au fort de Bernardi. Chanley sait les marches, Jacquier les vivres, Du Metz l'artillerie : celui-ci voit, il a vieilli sous le harnois en voyant, il est spectateur de profession ; il ne fait rien de ce qu'un homme doit faire, il ne sait rien de ce qu'il doit savoir ; mais il a vu, dit-il, tout ce qu'on peut voir, et il n'aura point regret de mourir. Quelle perte alors pour toute la ville ! Qui dira après lui : « Le Cours est fermé, on ne s'y promène point ; le borbier de Vincennes est desséché et relevé, on n'y versera plus » ? Qui annoncera un concert, un beau salut, un prestige de la Foire ? Qui vous avertira que Beaumavielle mourut hier ; que Rochois est enrhumée, et ne chantera de huit jours ? Qui connaîtra comme lui un bourgeois à ses armes et à ses livrées ? Qui dira : « *Scapin* porte des fleurs de lis », et qui en sera plus édifié ? Qui prononcera avec plus de vanité et d'emphase le nom d'une simple bourgeoise ? Qui sera mieux fourni de vaudevilles ? Qui prêtera aux femmes les *Annales galantes* et le *Journal amoureux* ? Qui saura comme lui chanter à table tout un dialogue de l'*Opéra*, et les fureurs de Roland dans une ruelle ? Enfin, puisqu'il y a à la ville comme ailleurs de fort sottés gens, des gens fades, oisifs, désoccupés, qui pourra aussi parfaitement leur convenir ?

Que de dons du ciel ne faut-il pas pour bien régner!

Une naissance auguste, un air d'empire et d'autorité, un visage qui remplit la curiosité des peuples empressés de voir le prince, et qui conserve le respect dans le courtisan; une parfaite égalité
5 d'humeur; un grand éloignement pour la raillerie piquante, ou assez de raison pour ne se la permettre point; ne faire jamais ni menaces ni reproches; ne point céder à la colère, et être toujours obéi; l'esprit facile, insinuant; le coeur ouvert, sincère, et dont on croit voir le fond, et ainsi très propre à se faire des amis, des
10 créatures et des alliés; être secret toutefois, profond et impénétrable dans ses motifs et dans ses projets; du sérieux et de la gravité dans le public; de la brièveté, jointe à beaucoup de justesse et de dignité, soit dans les réponses aux ambassadeurs des princes, soit dans les conseils; une manière de faire des grâces qui
15 est comme un second bienfait; le choix des personnes que l'on gratifie; le discernement des esprits, des talents, et des complexions pour la distribution des postes et des emplois; le choix des généraux et des ministres; un jugement ferme, solide, décisif dans les affaires, qui fait que l'on connaît le meilleur parti
20 et le plus juste; un esprit de droiture et d'équité qui fait qu'on le suit jusques à prononcer quelquefois contre soi-même en faveur du peuple, des alliés, des ennemis; une mémoire heureuse et très présente, qui rappelle les besoins des sujets, leurs visages, leurs noms, leurs requêtes; une vaste capacité, qui s'étend non
25 seulement aux affaires de dehors, au commerce, aux maximes d'Etat, aux vues de la politique, au reculement des frontières par la conquête de nouvelles provinces, et à leur sûreté par un grand nombre de forteresses inaccessibles; mais qui sache aussi se renfermer au dedans, et comme dans les détails de tout un
30 royaume; qui en bannisse un culte faux, suspect et ennemi de la souveraineté, s'il s'y rencontre; qui abolisse des usages cruels et impies, s'ils y règnent; qui réforme les lois et les coutumes, si elles étaient remplies d'abus; qui donne aux villes plus de sûreté et plus de commodités par le renouvellement d'une exacte police,
35 plus d'éclat et plus de majesté par des édifices somptueux; punir sévèrement les vices scandaleux; donner par son autorité et par

son exemple du crédit à la piété et à la vertu; protéger l'Eglise, ses ministres, ses droits, ses libertés, ménager ses peuples comme ses enfants; être toujours occupé de la pensée de les soulager, de
40 rendre les subsides légers, et tels qu'ils se lèvent sur les provinces sans les appauvrir; de grands talents pour la guerre; être vigilant, appliqué, laborieux; avoir des armées nombreuses, les commander en personne; être froid dans le péril, ne ménager sa vie que pour le bien de son Etat; aimer le bien de son Etat et sa
45 gloire plus que sa vie; une puissance très absolue, qui ne laisse point d'occasion aux brigues, à l'intrigue et à la cabale; qui ôte cette distance infinie qui est quelquefois entre les grands et les petits, qui les rapproche, et sous laquelle tous plient également; une étendue de connaissance qui fait que le prince voit tout par
50 ses yeux, qu'il agit immédiatement et par lui-même, que ses généraux ne sont, quoique éloignés de lui, que ses lieutenants, et les ministres que ses ministres; une profonde sagesse, qui sait déclarer la guerre, qui sait vaincre et user de la victoire; qui sait faire la paix, qui sait la rompre; qui sait quelquefois, et selon les
55 divers intérêts, contraindre les ennemis à la recevoir; qui donne des règles à une vaste ambition, et sait jusques où l'on doit conquérir; au milieu d'ennemis couverts ou déclarés, se procurer le loisir des jeux, des fêtes, des spectacles; cultiver les arts et les sciences; former et exécuter des projets d'édifices surprenants; un
60 génie enfin supérieur et puissant, qui se fait aimer et révérer des siens, craindre des étrangers; qui fait d'une cour, et même de tout un royaume, comme une seule famille, unie parfaitement sous un même chef, dont l'union et la bonne intelligence est redoutable au reste du monde: ces admirables vertus me semblent renfermées
65 dans l'idée du souverain; il est vrai qu'il est rare de les voir réunies dans un même sujet: il faut que trop de choses concourent à la fois, l'esprit, le coeur, les dehors, le tempérament; et il me paraît qu'un monarque qui les rassemble toutes en sa personne est bien digne du nom de Grand.

Jean de La Fontaine: « Les Obsèques de la Lionne » (*Fables*, VIII, 14)

(1678)

La femme du Lion mourut :
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le Prince
De certains compliments de consolation,
5 Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa Province
Que les obsèques se feraient
Un tel jour, en tel lieu ; ses Prévôts y seraient
Pour régler la cérémonie,
10 Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le Prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna.
Les Lions n'ont point d'autre temple.
15 On entendit à son exemple
Rugir en leurs patois Messieurs les Courtisans.
Je définis la cour un pays où les gens
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au Prince, ou s'ils ne peuvent l'être,
20 Tâchent au moins de le paraître,
Peuple caméléon, peuple singe du maître ;
On dirait qu'un esprit anime mille corps ;
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.
Pour revenir à notre affaire
25 Le Cerf ne pleura point, comment eût-il pu faire ?
Cette mort le vengeait ; la Reine avait jadis
Étranglé sa femme et son fils.
Bref il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avait vu rire.
30 La colère du Roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du Roi Lion :
Mais ce Cerf n'avait pas accoutumé de lire.
Le Monarque lui dit : Chétif hôte des bois
Tu ris, tu ne suis pas ces gémissantes voix.
35 Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles ; venez Loups,
Vengez la Reine, immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes.
Le Cerf reprit alors : Sire, le temps de pleurs
40 Est passé ; la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue ;
Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
45 Quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux Champs Elysiens j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque temps le désespoir du Roi.
J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,
50 Qu'on se mit à crier Miracle, apothéose !
Le Cerf eut un présent, bien loin d'être puni.
Amusez les Rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges,
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
55 Ils goberont l'appât, vous serez leur ami.

Montesquieu: *Lettres persanes* - Lettre XXX

(1721)

Rica à Ibben, à Smyrne.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux
5 Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait. Si j'étais aux spectacles, je voyais aussitôt cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais
10 sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : « Il faut avouer qu'il a l'air bien persan ». Chose admirable ! Je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à la charge : je ne me croyais
15 pas un homme si curieux et si rare ; et quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit
20 connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique ; car j'entraî tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et
25 qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche ; mais, si quelqu'un par hasard apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : « Ah ! ah ! monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ? »

De Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1712.